

L'Abbeille.

12ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

12ème Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 AVRIL, 1879.

No. 31.

Rêverie au fort St-Louis.

Les privilégiés qui ont le bonheur de passer leurs vacances en tout ou en partie au Petit Cap, St-Joachim, comprendront notre titre à première vue. Pour les autres, nous dirons que le fort St-Louis est un des plus beaux oasis du bocage qui entoure le château Bellevue du Petit Cap. Cachés sous l'ombre discrète et mystérieuse de pins et d'érables gigantesques, caressés par une brise légère qui tempère les feux d'un soleil d'été, vous pouvez là jouir tout à votre aise de l'immense paysage qui se déroule à vos regards. A vos pieds quelques fermes puis le superbe St-Laurent, plus loin l'île aux Reaux, la Grosse-Île et enfin les campagnes de la rive sud, limitées à l'extrême horizon par la ligne gracieuse des monts Notre-Dame.

Le visiteur qu'un heureux hasard conduit au fort St-Louis le soir, lorsque la lune argente la surface du fleuve, et donne aux rives une forme indécise et vague, sent comme malgré lui s'allumer sa flamme poétique, et, si les alexandrins ne jaillissent pas tout faits de son cerveau, il n'en est pas moins vivement affecté. Les poètes eux, n'ont qu'à donner libre cours à leur inspiration. Nos lecteurs pourront se convaincre qu'elle ne leur fait jamais défaut en lisant les jolis vers que nous publions aujourd'hui.

Leur auteur M. l'abbé J.-M. Jolys, maintenant missionnaire dans le vicariat apostolique d'Athabaska-MacKenzie, était alors étudiant au Grand Séminaire. Il arrivait de France.

Déjà, la nuit a déroulé ses voiles,
La lune au ciel s'avance lentement,
Comme une reine au milieu des étoiles.
Tout à mes yeux coule le Saint-Laurent,
Majestueux, et roulant dans ses ondes
Mille joyaux étincelants de feux ;
Dans le cristal de ses couches profondes
Vient se graver la parure des cieux.
Le bois tranquille et tout plein de mystère
Sert de bordure à ce brillant tableau,
Silencieuse une brise légère
Passe en jouant dans l'érable et l'ormeau.
Venez encore, ô douce rêverie,
Venez parler à mon cœur du passé.
Qui, revenez, premiers pas de la vie ;
Mon beau printemps, viens rafraîchir l'été.
Premiers beaux jours, qui ne connait vos char-
Amour sans tâche où se plonge le cœur, [mes ?]
Félicité sans remords et sans bornes,
Dont on savoure à longs traits la douceur
En se penchant sur le sein d'une mère.
L'homme a besoin, à l'aurore des ans,

Qu'un ange aimé, d'une aile tutélaire,
Avec amour, guide ses pas tremblants.
O tendre mère, à mon premier sourire
Tu répondis par un brûlant baiser.
Ton long regard semblait vouloir me dire
Combien d'amour le cœur peut s'embraser,
Quand pour un fils ce cœur bat et s'enflamme
Près du berceau où dort le cher enfant.
Force, douceur, tendresse, que la femme
Sent s'éveiller en elle à tout instant,
Pour consoler, pour guérir ou défendre
Le fils qu'un jour le Seigneur lui donna,
Qui vous connaît?... Dieu seul peut vous com-

prendre,
Lui qui vous mit dans ce cœur qu'il crea,
Comme une image amoindrie et vivante
Du cœur Divin qui nous a tant aimé !
La mère doit à Dieu son âme aimante,
Elle, à son fils, apprend son nom sacré.

N'est-ce pas toi, mère tout anxieuse,
Quand j'ébauchais des sons encor confus,
Qui de ta voix la plus harmonieuse
Appris ma voix à répéter : Jésus ?
Tu tressaillis, quand la parole sainte,
Nouvel accord du grand hymne éternel,
Éclot enfin, ta voix frémit de crainte
Et ton regard guida le mien au ciel.
Et je grandis sous l'œil de ta tendresse
Jamais de pleurs, car je t'avais toujours.
Tu me guidas jusques à la jeunesse,
Alors, hélas ! ont cessé mes beaux jours !
Tout s'éffaçait... Une tombe entr'ouverte
Reçut mes pleurs et se ferma soudain...
Depuis, souvent, j'ai bien pleuré ta perte,
Car rien ne peut consoler l'orphelin.
Sur ton cercueil j'épousai la tristesse,
Seul sur la terre où tout semblait aimer,
Je n'avais pas au seuil de la jeunesse
Un cœur ami où mon cœur épancher !

Le temps marcha : j'avais déjà du monde
Interrogé le tableau séduisant ;
Je n'avais vu que tristesse profonde,
Douleurs, remords, ou plaisirs d'un moment.
Près du berceau qui renfermait ma mère,
Je revenais vivre de ma douleur.

C'est là qu'un jour en faisant ma prière,
J'entendis Dieu me répéter au cœur
De ces doux mots qui transportent notre âme,
Nous font plus forts, adoucissent nos maux,
Nous embrasent d'une celeste flamme,
Et nous font voir des horizons nouveaux.
Tout consolé, je sors du cimetière
Et je m'en vais prier devant l'autel ;
Seul avec Dieu, à genoux sur la pierre,
J'ouvre mon cœur aux voluptés du ciel.

Parvis sacré, que j'aime ton silence,
Où l'âme en paix entend parler son Dieu,
Tes saints autels, nos gages d'espérance...
Surtout le soir, quand l'horizon en feu
Dit que le jour va finir sa carrière,
Tu me parais bien plus mystérieux
Enveloppé dans ta demi-lumière,
Voile admirable envoyé par les cieux.

Je me levai, comme celui qui prie,
Fort et sans crainte, embrassant l'avenir :
Je pris la croix en invoquant Marie
Et j'avancai sans pousser un soupir.

Un peu plus tard j'abandonnais la France
Le cœur brisé, mais heureux cependant,
Car Dieu sait bien adoucir la souffrance,
Qui nous opprime en lui obéissant.
Et maintenant, bien loin de la patrie,
J'aime à songer aux trêves de bonheur
Qui par instants venaient dorer ma vie :
Gais oasis, gracieux de fraîcheur.

Amis chrétiens, que de belles journées
Nous avons vu dans le pays d'Armor, (1)
En parcourant nos grèves bien-aimées,
Interrogeant ces monuments d'Armor (2)
Les grands Men-hirs (3) que gardent nos bruyères,
Ces fiers Dolmens, (4) vieux témoins du passé,
Qu'ont entourés les rêves populaires
Et que le temps lui-même a respecté -
Ou bien encore ces douces causeries,
Ensemble, assis sur les tapis de fleurs,
Qui par milliers parsèment nos prairies,
L'rais diamants aux joyeuses couleurs.

Oh ! mon esprit, laisse là ces pensées,
Car de mes yeux les pleurs pourraient couler.
Le souvenir de ces scènes passées
Est trop cruel. Je ne veux plus rêver.
Calme enchanteur, règne sur la nature,
Et vous, coulez, ondes du Saint-Laurent,
Brise du soir, poursuis ton doux murmure ;
Astres, brillez toujours au firmament.

Mai 1876.

J.-M. JOLYS, Cl. M.

L'Empereur de la doctrine chrétienne.

D'après un usage très-ancien, l'archiconfrérie de la Doctrine chrétienne, établie à Rome dans l'église de Sainte-Marie del Pianto (de la Compassion), fait chaque année subir un examen sur la doctrine chrétienne aux enfants de la cité, et procède ensuite à une brillante distribution de prix. Chacun de MM. les Curés est invité à envoyer à cet examen deux enfants de douze ans ; pareille invitation est adressée à chacune des écoles.

Cet excellent usage avait cessé depuis quelques années, c'est-à-dire depuis 1870 ; on y est revenu cette année-ci.

Les jeunes enfants du concours ont été au nombre de cent trente. Le dimanche 29 septembre, dans l'église del Pianto, ils ont subi un examen de mémoire, qui a duré environ quatre heures. La séance était présidée par Son Éminence le Cardinal-Vicaire et par Mgr Macchi, président de la dite archiconfrérie. Trente-huit enfants ont été admis, par billet, à l'examen oral.

Ensuite, le 8 octobre, en présence des mêmes dignitaires et de douze autres ecclésiastiques choisis par le Cardinal-Vicaire et par l'archiconfrérie, ces trente-huit enfants ont subi, l'un après l'autre, un examen d'intelligence, par lequel

(1) Armor, nom poétique donné à l'Armorique.

(2) Armor, nom sous lequel les bardes désignent la Bretagne druidique.

(3) Men-hirs, monuments druidiques que l'on croit être des pierres tombales, elles sont plantées en terre, il y en a qui atteignent 20 et 25 pieds de hauteur sur 10, 12 et 15 de circonférence.

(4) Dolmens, autel druidique. C'est sur ces pierres que se faisaient les sacrifices humains.